Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 69 (1940)

Heft: 11

Rubrik: À l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Gottfried Keller (1819-1890)

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

laissent point rebuter par leurs difficultés ou leur monotonie et ils savent élever leur tâche à la hauteur de ce qui a nom : le devoir. Nos cours ne se sont-ils pas efforcés de doter la jeune fille des qualités qui feront d'elle un membre précieux de la famille et de la société, un agent de prospérité économique et de relèvement moral ?

LUCIE GREMAUD.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Gottfried Keller (1819-1890)

Toute la Suisse allemande a célébré le cinquantième anniversaire de la mort de son plus grand écrivain, de son écrivain le plus représentatif en tout cas, Gottfried Keller. La Suisse française s'y est associée, par sympathie et sur la foi en les dires de nos concitoyens d'outre-Sarine plutôt que par connaissance personnelle et répandue de l'œuvre de ce personnage. Et bien rares sont ceux qui ont lu jusqu'au bout la seule œuvre du Zuricois génial, traduite en français, *Henri le Vert*. Œuvre complexe et singulière, tenant à la fois de l'autobiographie, du roman, de l'analyse psychologique, de l'essai moral et même de la dissertation pédagogique. Nous n'encombrerons point le *Bulletin* d'une étude sur Keller. Mais il est une page curieuse d'*Henri le Vert* où l'auteur décrit une classe où l'on usait de l'enseignement mutuel. Notre contribution à la littérature du cinquantenaire consistera simplement à la reproduire, nous souvenant qu'elle ne diffère pas du système préconisé à Fribourg un peu auparavant par le P. Girard. Gottfried Keller y rapporte ce qu'il a vécu alors qu'il avait six ans et jusqu'à douze ans, donc entre les années 1825 et 1830, les belles années de la vogue de l'enseignement mutuel.

La classe, dans son aménagement, présentait bien des éléments divertissants... Ce n'était point une institution publique ; elle avait été fondée par une société d'utilité générale et destinée, comme le peuple manquait alors de bonnes écoles élémentaires, à procurer aux enfants des indigents une meilleure éducation ; c'est pourquoi on l'appelait l'Ecole des pauvres. On y appliquait la méthode de Pestalozzi-Lancaster, et même avec un zèle et un dévouement qu'on ne rencontre d'ordinaire que chez les instituteurs enthousiastes des écoles privées...

Dans une grande salle étaient instruits une centaine d'enfants, garçons et filles, de cinq à douze ans. Six longs bancs d'école se dressaient au milieu, occupés par les élèves de l'un des deux sexes ; chacun constituait une classe d'âge, et devant se tenait un élève avancé, de onze à douze ans, qui instruisait tous ceux du banc qui lui était confié, tandis que les enfants de l'autre sexe étaient rangés

en demi-cercles autour de six pupitres disposés le long des parois. Au centre de chaque hémicycle était assis [au pupitre] pareillement sur une petite chaise un écolier chargé de faire la leçon ou une écolière. Le maître principal trônait sur une chaire surélevée et surveillait tout l'ensemble ; deux aides l'assistaient et faisaient la ronde à travers la salle assez obscure, intervenant ici et là, prêtant leur aide et enseignant eux-mêmes les choses les plus difficiles. Toutes les demi-heures, on changeait de matière ; le régent principal donnait un signal au moyen d'une sonnette, et alors s'exécutait une manœuvre parfaite, selon laquelle les cent enfants, dans la tenue et le mouvement prescrits, se levaient, faisaient demi-tour, opéraient une conversion, et, grâce à une marche bien réglée, en une minute, changeaient de position, si bien que les cinquante assis se trouvaient debout et inversement. C'était là toujours une minute de félicité infinie, quand, les mains réglementairement croisées sur le dos, nous, les garçons, défilions devant les filles et nous efforcions de bien accentuer notre pas militaire et de l'opposer à leur piétinement d'oies. Je ne saurais dire si c'est par une négligence traditionnelle ou même avec intention qu'on nous permettait d'apporter des fleurs et de les tenir dans nos mains pendant les leçons ; du moins je n'ai jamais retrouvé cette gracieuse licence dans aucune école. Mais il était toujours plaisant de voir, durant cette joyeuse minute de marche, toutes les fillettes tenant une rose ou un œillet entre leurs doigts, derrière leur dos, et les garçons mettant les fleurs à leur bouche comme des pipes, ou les piquant gaillardement derrière les oreilles...

L'étude ne me donnait ni peine ni souci ; j'eus bientôt progressé jusqu'à la dignité qui me permettait d'instruire mes camarades plus jeunes. J'y trouvai un nouveau plaisir, surtout parce que je pouvais, armé de mon autorité, récompenser et punir, combiner de petites destinées et susciter magnifiquement des sourires et des larmes, de l'amitié et de la haine. Même l'amour, en jouant, y faisait glisser ses premiers nuages matinaux. Quand j'étais assis dans un demi-cercle de neuf ou dix fillettes, la place d'honneur, la première, se trouvait parfois à mes côtés ; parfois c'était aussi la dernière ; cela dépendait de la région de la grande salle où nous nous trouvions. Il arrivait ainsi que tantôt je maintenais continuellement mes favorites sur les hauteurs de la gloire et de la vertu, et tantôt je les reléguais obstinément dans la sphère obscure du péché et de l'oubli, dans l'un et l'autre cas toujours le plus près de mon cœur tyrannique. Mais ce cœur, lui aussi, était violemment agité toutes les fois que je ne recueillais sur les lèvres de la belle, promue sans mérite, aucun sourire de reconnaissance, et qu'elle acceptait cet honneur comme un dû, surtout quand, par ses espièglerie et son manque d'égards, elle augmentait infiniment la peine que je prenais de la maintenir sans criante injustice sur la glissante hauteur...